

CHAPITRE XXV

Du rôle de Bayle dans le mouvement cartésien. — Circonstances qui ont favorisé son inclination au doute et à la dispute. — *Système de philosophie*. — Querelle avec Poiret. — Critique superficielle de Spinoza. — Défense suspecte de Descartes et de Malebranche. — Admiration pour Malebranche. — Intervention en sa faveur contre Arnauld dans la question des plaisirs. — Défense des causes occasionnelles contre l'harmonie préétablie. — L'automatisme, la négation des qualités sensibles dans les corps, tournés au profit du pyrrhonisme. — Intervention dans la querelle de l'eucharistie. — Raison du zèle de Bayle en faveur de la création continuée. — Polémique contre Leclerc et les natures plastiques de Cudworth. — Doutes sur la liberté et sur la spiritualité. — Incompréhensibilité de la nature humaine et de la nature divine. — Attaques contre la Providence. — Prétendu triomphe du manichéisme sur tous les autres systèmes. — Lutte entre l'origéniste de Leclerc et le manichéen de Bayle. — Tactique de Bayle contre la foi. — Doctrine de la supériorité infinie de la foi sur la raison et de l'incompréhensibilité des mystères retournée contre les théologiens. — Deux thèses célèbres de Bayle. — Comment il défend la cause de la tolérance. — En quoi il se distingue des purs sceptiques et se rattache au cartésianisme.

Venu après les luttes de la philosophie de Descartes contre l'École et contre Gassendi, témoin des disputes et des contradictions entre les systèmes divers qu'elle avait suscités, Bayle représente cette tendance au scepticisme qui se développe ordinairement à la suite des grands dogmatismes. On le voit intervenir, du fond de la Hollande, dans toutes les querelles étrangères ou intestines du cartésianisme français. S'il a une doctrine, c'est sans doute le cartésianisme, mais la question est de savoir si réellement il en a une. Diverses circonstances avaient pu contribuer à développer en lui l'inclination pour le doute et la dispute. Né protestant et d'une famille de ministres (1), il se fait

(1) Né en 1647, mort en 1706.

catholique dans le collège des jésuites de Toulouse, où ses parents l'avaient envoyé achever sa philosophie, et dédiée ses thèses *Virgini Deiparæ*, puis bientôt après, sous l'influence des siens, il retourne au protestantisme. Cependant il ne serait pas juste de comparer ces changements si rapides de religion à ceux de la jeunesse de Jean-Jacques Rousseau. Chez Bayle ils n'ont eu pour mobile ni l'intérêt, ni le besoin, mais d'abord la dialectique et les séductions des jésuites, puis la dialectique et les larmes de sa famille. Obligé pendant quelque temps de quitter la France pour éviter les peines dont les relaps étaient menacés, il se réfugie à Genève, où il change de philosophie, comme il avait changé à Toulouse de religion.

Il y arrivait zélé péripatéticien, dévoué à la philosophie de l'École, que lui avaient enseignée les jésuites, et pour laquelle il avait combattu à Toulouse, comme il le dit lui-même, *unquibus et rostro*. Longtemps ennemie des nouveautés philosophiques, non moins que Rome elle-même, Genève devenue plus tolérante, laissait alors pénétrer dans son université le cartésianisme enseigné par Chouet avec un grand éclat (1). Bientôt, par les leçons de ce maître habile, Bayle fut converti d'Aristote à Descartes, non sans plus d'une discussion, où il fit preuve d'une habileté qu'il rappelle avec complaisance, quelques années plus tard, dans une lettre à Basnage : « C'était un temps où je disputais assez bien. Je venais frais émoulu d'une école où on m'avait bien enseigné la chicanerie scolastique, et je puis dire sans vanité que je ne m'en acquittais pas mal (2). » Leclerc, avec lequel il devait rompre, en Hollande, plus d'une lance, avait été aussi un disciple de Chouet (3).

Ainsi Bayle, jeune encore, de péripatéticien est devenu zélé cartésien, de protestant catholique, et de catholique redevenu protestant; il a séjourné dans les

(1) Voir sur Chouet le chapitre suivant.

(2) Lettre à Basnage, 5 mai 1675.

(3) Né à Genève en 1657. Son père était médecin et professeur de grec à l'Université.

camps les plus opposés, il a vu de près le fort et le faible, le pour et le contre de chaque parti et de chaque système, d'où il a pris un penchant à croire que nulle part ne se rencontre le vrai absolu. Élevé, et en quelque sorte nourri au milieu de tant de discussions et de controverses religieuses et philosophiques, travaillant sans cesse à se perfectionner de plus en plus dans cet art de la dispute dont déjà il se fait gloire, il sera dialecticien plutôt que philosophe, non pas au sens platonicien, pour arriver à la vérité absolue, mais pour entretenir sur toute question la dispute et le doute, non pas pour fonder, mais plutôt pour ébranler et détruire.

Toutefois, au milieu de ces guerres, de ces controverses sans nombre où se passe toute sa vie, et dans lesquelles, pour mieux embarrasser ses adversaires, il revêt tour à tour les personnages les plus divers, il faut reconnaître en lui une certaine fidélité, au moins apparente, à Descartes. Il semble même d'abord tout à fait cartésien dans la chaire de philosophie de l'université de Sedan qu'il avait emportée au concours (1), et ensuite dans l'école illustre de Rotterdam, où il trouva un asile après la suppression de l'académie de Sedan. A côté des accusations politiques et religieuses que ses ennemis, Jurieu en tête, accumulèrent contre lui, se placent aussi les griefs philosophiques de bon nombre de ministres très-irrités du tort qu'il faisait à Aristote et des prosélytes qu'il gagnait à Descartes. Non-seulement dans l'enseignement, mais aussi dans la polémique, il a joué le plus ordinairement le rôle d'un cartésien et employé

(1) Les concurrents eurent pour sujet de thèse, la nature du temps. Bayle publia plus tard cette thèse sous le titre de *Disquisitio metaphysica de tempore quam intra diem composuit ad cathedram disputandam*. « Ce sont, dit-il, des thèses à la fourche que nous convinmes de faire sans livres et sans préparation entre deux soleils pour prévenir la supercherie que des troupes auxiliaires eussent pu nous jouer, si on eût eu la liberté de les composer chez soi. Par malheur il nous échut une matière extrêmement épineuse. » (Lettre à Constant, Sedan, le 17 octobre 1675.) Bayle soutient que le temps est distinct du mouvement, qu'il est absolu, mais que sa nature est inexplicable. (Œuvres diverses, t. IV, p. 559.)

contre ses adversaires des armes cartésiennes. Mais, par l'usage qu'il en fait, il semble que le cartésianisme soit pour lui un instrument de polémique, plutôt qu'une doctrine à laquelle il ait foi, et le degré de sincérité de ses convictions cartésiennes n'est pas facile à déterminer.

A n'en juger que par son *Système de philosophie* (1), recueil des leçons dictées à ses élèves de Sedan et de Rotterdam, il ne faudrait pas hésiter à le classer parmi les plus fidèles et les plus purs cartésiens. Il les avait lui-même soigneusement revues et en avait fait un livre qui ne fut publié qu'après sa mort. Sur un certain nombre de questions, les plus sujettes à la controverse, tels que le mode de concours de la cause première avec les créatures, la divisibilité de la matière à l'infini, l'identité de l'espace avec l'étendue matérielle, il se borne, il est vrai, à mettre en regard le pour et le contre, mais en cela il paraît faire preuve de sagesse plutôt que de scepticisme. D'ailleurs, sur toutes les questions fondamentales relatives à l'âme et à Dieu, il est dogmatique tout autant qu'aucun autre disciple de Descartes. Ce n'est pas assurément un sceptique qui professe que la seule lumière naturelle suffit pour connaître si une conclusion est certaine et indubitable, que la clarté et l'évidence sont des signes irrésistibles de la vérité, et que, comme la lumière se manifeste par elle-même, de même la vérité des premiers principes se reconnaît par sa propre clarté.

Il fait aussi reposer la morale, sur des axiomes d'une éternelle vérité, sur une lumière naturelle qui nous découvre le bien et le mal dans les mœurs. Cartésien en physique, sauf quelques réserves, il l'est plus encore en métaphysique. Sur l'âme et sur Dieu, il est impossible

(1) Il comprend, avec la traduction française, 322 pages in-folio, du 4^e volume des Œuvres diverses. Les éditeurs disent dans l'avertissement qu'il le composa pour remplir les devoirs de professeur de philosophie, d'abord à Sedan et puis à Rotterdam. Il était écrit en latin, mais ils se sont procuré une traduction française qu'ils ont placée en regard de l'original. M. Damiron en a donné une excellente analyse dans son *Mémoire sur Bayle*.

d'être plus irréprochable et plus dogmatique. Il développe, il confirme même par de nouveaux arguments, la démonstration de la spiritualité de l'âme de Descartes. Contre l'opinion épicurienne, renouvelée par Gassendi, il prend la défense des idées innées. On reconnaît non-seulement la philosophie de Descartes, mais aussi celle de Malebranche, dans la manière dont il résout la question des rapports de l'âme et du corps. Aux preuves de l'existence de Dieu de saint Thomas, il ajoute celle de Descartes par l'idée de l'infini, et il la défend contre les diverses critiques dont elle a été l'objet. En vertu de l'axiome cartésien, que pour conserver il ne faut pas moins que pour produire, il admet la création continuée dont nous le verrons plus tard se faire une arme contre les défenseurs de la liberté et de la providence.

Cet ouvrage a aussi une valeur historique. Versé dans la philosophie de l'École, Bayle en retient plusieurs choses excellentes, et il met en regard, sur les questions les plus importantes, la philosophie ancienne et la philosophie nouvelle. En résumé, il faut assigner au *Système de philosophie* de Bayle une des premières places parmi ces excellents cours de philosophie, ou ces *Traité*s de la connaissance de Dieu et de soi-même, inspirés par la philosophie de Descartes.

Mais comment ajouter une foi entière à ce dogmatisme, quand partout ailleurs nous voyons Bayle chercher à ébranler ces mêmes vérités qu'ici il prétend démontrer ? Nous ne l'accuserons pas cependant de mauvaise foi ; nous aimons mieux croire que, n'ayant rien de bien arrêté dans son esprit, comme le dit Leibniz (1), il a subi, dans la chaire, plus ou moins à son insu, l'influence des nécessités dog-

(1) « Il passait aisément du blanc au noir, non pas dans une mauvaise intention ou contre sa conscience, mais parce qu'il n'avait encore rien de bien arrêté dans son esprit sur la question dont il s'agissait. Il s'accommodait de ce qui lui convenait pour contrecarrer l'adversaire qu'il avait en tête, son but n'étant que d'embarrasser les philosophes et de faire voir la faiblesse de notre raison, et je crois que jamais Arcésilas ni Carnéade

matiques de l'enseignement, tandis que, hors de la chaire, controversiste, journaliste, critique, il fait la guerre à tout dogmatisme philosophique et religieux, n'ayant de préférence que pour les hypothèses cartésiennes d'où il peut tirer le plus de difficultés contre la certitude de nos connaissances, contre la liberté ou contre la providence. Il ne prend en main la défense d'une doctrine que pour mieux en ruiner d'autres, sauf à montrer ensuite qu'elle-même, elle n'a pas plus de solidité que celles qu'elle a servi à détruire.

Partout ailleurs en effet toute sa philosophie semble n'être que dispute et controverse. Quel philosophe célèbre de son temps n'a-t-il pas provoqué à la discussion, et quelle doctrine a-t-il laissée en repos ? Suivons-le rapidement au travers de ces diverses polémiques qui se succèdent, sans interruption, dans tout le cours de sa vie. Une des premières est contre Poiret. Étant professeur à Sedan, à la prière d'un ami commun, Ancillon, ministre de Metz, il rédigea des observations critiques sur les *Cogitationes rationales*. Ces observations étaient accompagnées d'une lettre à Ancillon, dans laquelle il se plaignait que ses leçons ne lui eussent pas permis d'y consacrer plus de temps. Il le pria aussi de féliciter Poiret de sa part, et de l'assurer de son admiration pour toutes les choses nouvelles par lesquelles il avait éclairci et confirmé la doctrine des cartésiens. Poiret, dans la seconde édition des *Cogitationes*, fit imprimer les objections de Bayle avec une réponse qui n'est pas moins polie que l'attaque (1). Les objections de Bayle ne sont, comme il le dit lui-même, que des notes jetées à la hâte sur le papier en lisant, la plume à la main, l'ouvrage de Poiret. C'est une suite d'observations, de difficultés, d'objections, sur chaque chapitre, tantôt à un point de vue et tantôt à un autre. Ainsi il lui reproche de n'avoir pas suffisamment réfuté ceux

n'ont soutenu le pour et le contre avec plus d'éloquence et d'esprit. » (*Essais de théodicée*.)

(1) Ces objections de Bayle se trouvent aussi dans le 4^e volume des *Œuvres* diverses de Bayle.

qui identifient Dieu avec l'espace, comme Morus et quelques autres anti-cartésiens. Contre Descartes et contre Poiret, il soutient que les essences des choses sont nécessaires et immuables, et que Dieu ne peut rien faire qui soit contraire à ce qu'il a décrété. Il distingue la durée de la succession des pensées de l'âme. La durée est indépendante de notre opinion, et l'heure, quoique courte à ceux qui se réjouissent, et longue à ceux qui s'affligent, est toujours en elle-même une portion fixe et déterminée du temps. Il critique les ambages au sujet de la liberté et prend en main la défense des causes finales. Viennent ensuite des objections ou des difficultés contre la spiritualité de l'âme, contre son immortalité et contre la preuve de l'existence de Dieu. Dieu, en raison de sa toute-puissance, dit Bayle avant Locke, ne peut-il rendre le corps conscient de lui-même ou d'autre chose? Si nous ne savons comment Dieu agit sur les esprits pour y produire une modification, de quel front affirmer qu'il ne peut produire dans un corps la modification de la pensée?

Il n'y a rien à remarquer dans la réponse de Poiret, sinon qu'il donne gain de cause à son adversaire au sujet des causes finales, en avouant que c'est un point sur lequel il a trop concédé à Descartes. Mais cette polémique, commencée de part et d'autre avec tant de modération et de politesse, finit par des invectives et des injures, surtout de la part de Poiret blessé de ce que Bayle avait dit n'avoir rien trouvé dans sa réponse qui fût digne de remarque, et de ce qu'il avait omis de le citer parmi les adversaires les plus considérables de Spinoza. L'article sceptique et ironique du *Dictionnaire critique* sur Antoinette Bourignon, le ridicule jeté sur sa personne, sur ses révélations et ses prophéties vinrent mettre le comble à l'indignation de Poiret, qui, dans ses emportements, reproche à Bayle « de trouver un ragoût singulier à satyriser cette femme divine, » l'accuse d'athéisme, d'impiété, d'hypocrisie, et prétend qu'il n'a réfuté Spinoza que par feinte ou pour mieux donner le change. En tête de la troisième édition des *Cogita-*

tiones il plaça une dissertation intitulée : *De simulato Petri Baylii contra Spinozæ atheismum certamine*. Bayle garde plus de sang-froid ; il poursuit de son ironie ce théosophe enragé et lui conseille charitablement de ne pas se borner à modérer ses appétits externes, mais aussi d'appliquer un cautère sur ses appétits internes (1).

Bayle, en effet, est l'auteur d'une réfutation de Spinoza à laquelle on peut reprocher, sinon la feinte, au moins le défaut d'équité et de profondeur. Le Dieu de Spinoza étant étendu doit être sujet à la division et à la corruption, voilà le grand argument que Bayle retourne en tous les sens (2). Spinoza eût sans doute répondu, que son Dieu est la substance unique, infinie, qu'il est indivisible, par là même qu'il est l'infini, que ce sont les modes de la substance, et non la substance elle-même, qui sont divisibles et corruptibles. L'eau peut bien se diviser en tant qu'eau, mais en tant que substance, d'après Spinoza, elle est indivisible. Sous les modes divers et changeants par lesquels elle se manifeste à nous, la substance unique et infinie demeure une, indivisible et immuable. Mais si la critique de Bayle pèche par le défaut de justesse à l'égard du système, elle pèche encore plus par le défaut d'équité à l'égard de l'auteur. Qui ne s'étonnerait de voir Bayle si sceptique, si indifférent, si suspect lui-même, en fait d'orthodoxie, prodiguer à Spinoza les injures et les anathèmes, comme le plus intolérant des théologiens? L'orthodoxie de Bayle était-elle donc si sincère et si pure? N'était-il pas, lui aussi, en butte à ces mêmes accusations, plus ou moins méritées, d'athéisme et d'impiété? Leclerc, irrité de la réfutation de son *Origéniste* et de ses natures plastiques, s'était emporté

(1) Voir les *Réflexions sur le jugement du public*, par Bayle, la *Lettre sur les mystiques de Poiret* (Amsterdam, 1701), et les articles ROY, note C, et SADEUR, dans le *Dictionnaire critique*.

(2) *Dictionnaire critique*, article SPINOZA. Il y a du vrai dans ce que dit Voltaire : « J'ai toujours eu quelque soupçon que Spinoza avait entendu autre chose que ce que Bayle entend et que par conséquent Bayle peut avoir raison sans avoir confondu Spinoza. »

jusqu'à le traiter d'athée. Lui convient-il, réplique Bayle, de se donner comme un homme rongé du zèle de la maison du Seigneur, lui qui sans cesse attaque les théologiens et sur qui plane l'accusation de socinisme (1)? A meilleur droit encore un disciple de Spinoza eût pu récriminer de la même façon contre Bayle lui-même. Faut-il donc croire que Bayle, par cette attaque violente, voulait obtenir pour son propre compte quelque indulgence, dont assurément il avait grand besoin, de la part des théologiens?

Par la manière même dont il défend Descartes et Malebranche, Bayle ne paraît pas moins suspect que dans ses attaques contre Spinoza. Nous ne doutons pas de la sincérité de son admiration pour le génie de l'un et de l'autre, mais nous doutons fort de la solidité de son attachement pour leurs doctrines. Il semble faire une estime particulière du génie de Malebranche auquel il applique les beaux vers par lesquels Lucrèce célèbre Épicure : « Homme d'une sublimité de génie étonnante, qui, non content d'avoir mesuré la terre, la mer et le sable sans nombre, d'être monté jusque dans le ciel, et d'avoir parcouru par l'esprit la demeure des dieux, a pénétré au delà des murs enflammés du monde et a considéré la nature intelligible et le monde archétype, d'où il nous a rapporté ce que sont les esprits et comment ils agissent (2). » Il considère le *Traité de la nature et de la grâce*, comme un ouvrage d'un génie supérieur, et l'un des plus grands efforts de l'esprit humain (3). Quoiqu'il dise ne pas comprendre que les idées par lesquelles nous connaissons les objets sont en Dieu, et non dans notre âme, il fait pencher la balance en faveur de Malebranche contre Arnauld dans ses *Nouvelles de la République des lettres*. Arnauld reproche même à Malebranche cette prédilection de l'auteur de la *République des*

(1) *Dissertation pour prouver que l'essence de la matière consiste dans l'étendue*. (Œuvres diverses.)

(2) *Réponse à un provincial*, chap. cxi.

(3) Œuvres diverses, tome IV. *Lettres*, p. 862.

lettres, « qui vous favorise comme à son ordinaire (1). » Voici le jugement de Bayle sur l'accusation d'épicurisme contre Malebranche : « On ne trouvera pas très-raisonnable la longue dispute où est entré M. Arnauld contre le P. Malebranche sur les plaisirs des sens. Ceux qui auront tant soit peu compris sa doctrine s'étonneront qu'on lui en fasse des affaires, et s'ils ne se souviennent du serment de bonne foi que M. Arnauld vient de prêter dans la préface du dernier livre, ils croiront qu'il a fait des chicanes à son adversaire pour le rendre suspect du côté de la morale (2). » De là une polémique directe entre Arnauld et Bayle. Arnauld publia contre Bayle un petit écrit intitulé : *Avis à l'auteur de la République des lettres*, où il reproduisait ses objections contre la maxime de Malebranche. Bayle fit une assez longue réponse, à laquelle Arnauld répliqua par une dissertation, *Sur le prétendu bonheur des sens*.

Bayle prend aussi la défense des causes occasionnelles contre l'harmonie préétablie (3). Une des principales objections de Leibniz contre les causes occasionnelles, c'est l'intervention continuelle de Dieu, et les miracles non moins continuels qu'elles exigent pour expliquer la correspondance des substances les unes avec les autres. Selon Bayle, cette intervention continuelle, à l'occasion de chaque mouvement de la matière et de chaque pensée de l'esprit, n'a plus rien de miraculeux, du moment qu'elle est l'effet d'une loi générale (4). Que cette intervention, contrairement à la loi, fût un seul instant suspendue, alors seulement il y aurait un miracle.

En défendant les causes occasionnelles, il attaque

(1) 5^e lettre des *Neuf Lettres* de 1685.

(2) *Nouvelles de la République des lettres*, août 1685.

(3) Notes de l'article RORARIUS, du *Dictionnaire critique*.

(4) Arnauld défend de la même manière les causes occasionnelles contre Leibniz, qui ne se tient pas pour satisfait, et répond : « Dieu, dit-il, fait toujours un miracle lorsqu'il fait une chose qui surpasse les forces qu'il a données aux créatures et qu'il l'y conserve. » Corresp. de Leibniz et d'Arnauld, 5^e lettre.

l'harmonie préétablie. Il y a des choses, dit-il, qui font de la peine dans cette hypothèse, quoiqu'elle marque l'étendue du génie de son auteur. Rien, d'ailleurs, n'est à remarquer dans cette polémique, sauf cette objection, plus ingénieuse que solide : si l'âme pensait en vertu d'une impulsion primitive donnée par le Créateur, et sur laquelle rien ne pourrait agir, elle persévérerait toujours dans son premier sentiment, dans sa première pensée, comme l'atome mis en mouvement persévère toujours dans la ligne droite, quand rien ne contrarie sa direction. Mais Leibniz ne paraît pas mériter ce reproche. D'après son hypothèse l'âme n'est-elle pas un automate spirituel dans lequel, dès l'origine, tout a été organisé pour produire une certaine série d'actes divers qui se déroulent, pour ainsi dire, les uns après les autres, comme en vertu d'un ressort. En outre Bayle a le tort de mettre en doute que la puissance et l'intelligence de Dieu soient capables de maintenir ces combinaisons et ces accords infinis que suppose l'harmonie préétablie.

Il en est des autres doctrines cartésiennes, dont il prend la défense, comme des causes occasionnelles ; il semble ne s'y attacher qu'en raison du parti qu'il en tire pour semer les doutes et les disputes, pour ébranler quelque croyance du genre humain, et pour embarrasser les théologiens. Ainsi se déclare-t-il en faveur de l'automatisme des bêtes, et fait-il ressortir avec une grande habileté toutes les difficultés du système contraire qui leur accorde du sentiment et de l'intelligence. Les actions des bêtes sont, dit-il, un des plus profonds abîmes sur quoi notre raison se puisse exercer, et je suis surpris que si peu de gens s'en aperçoivent (1). Il loue donc les cartésiens d'y avoir pénétré plus avant que tous les autres, et d'avoir compris que si on n'admet pas l'automatisme, on ne peut se dispenser de donner une âme aux bêtes, âme qui sera nécessairement matérielle ou spirituelle. Si elle est maté-

(1) *Dictionnaire critique*, article BARBE.

rielle, comment réfuter ceux qui veulent que l'âme de l'homme soit de même nature et finisse avec le corps ? Sera-t-elle au contraire spirituelle, il faudra bien la faire immortelle comme l'âme humaine. Mais après avoir ainsi accordé à l'hypothèse de Descartes l'avantage sur toutes les autres, il se hâte malignement d'ajouter, quel'automatisme a lui-même son point vulnérable qui est le rabat-joie des cartésiens, à savoir la possibilité de se servir des mêmes arguments pour soutenir que tout dans l'homme se fait aussi par pur mécanisme (1). Enfin la nouveauté même de cette doctrine, si contraire à ce que tous les hommes ont cru jusqu'à présent, lui fournit un sujet de défiance contre la raison humaine. Tous les hommes avaient cru jusqu'à Descartes que les bêtes sentent, et voici que le cartésianisme démontre le contraire, à quelle opinion désormais se fier ?

Il cherche aussi à exploiter au profit du scepticisme, la doctrine qui enlève aux objets les qualités sensibles pour les donner à l'âme. Descartes a fortifié par de nouvelles raisons les vieux arguments des sceptiques contre la certitude de l'existence du monde extérieur, il a prouvé que la chaleur, l'odeur, la couleur, etc., n'existent que dans notre âme, et non dans les corps où il n'y a que de l'étendue et du mouvement. Mais, qui nous assure que nous ne sommes pas aussi dans l'illusion, quand nous jugeons de l'étendue et du mouvement des corps ? Que de sujets de triomphe, s'écrie Bayle, pour le pyrrhonisme (2) !

Contre le P. Valois il prend le parti de l'étendue essentielle, mais de telle façon qu'il semble plutôt avoir le dessein de s'en servir comme d'une arme contre les théologiens catholiques et le concile de Trente, que de la défendre sincèrement contre ses adversaires. A Sédan, il fit soutenir par ses élèves des thèses contre le livre du P. Valois, que lui-même il résuma et publia en une dissertation « où on défend contre les péripatéticiens les

(1) *Ibid.* art. RORARIUS.

(2) *Dictionnaire critique*, art PYRRHON.